

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 39

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques 11.1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



ESPOIRS !

La plu en 1932 ; par un naturel retour des choses, il pouvait bien faire sécheresse en 1933, ce que nous avons constaté. Phénomènes naturels qui tiennent à la fragilité de la pauvre planète où, sous les pluies, les neiges, le gel et le vent, la forme des terres se modifie chaque année. L'érosion ronge les Alpes, comme les rivières pleines emportent la bonne terre arable.

Qu'une certaine prudence conduite les humains à ne pas bâtir au bord du danger : nous n'y pouvons rien de plus. Mais d'autres désastres ont marqué cette année, qui touchent au sort des sociétés humaines ; d'autres signes, ce soir, incitent à la réflexion et, si nous nous laissons aller, mèneraient tout droit à l'angoisse les esprits clairvoyants. Ce sont des périls plus graves que ceux de la rivière débordée, de la montagne éboulées ; l'eau, la terre et l'air, conjurés dans leurs maléfices, offrent un moindre danger à l'homme.

Tel qu'il vous apparaît en cette fin d'année, avec ses troubles, ses révolutions, ses menaces mortelles, ce monde civilisé porte le poids d'un siècle de matérialisme et d'erreurs philosophiques. Le « enrichissez-vous » de Guizot a porté ses fruits, qui ne sont pas ragoutants à voir. La superstition du progrès matériel, qu'il fallait mettre à sa place véritable, jamais la première, a créé une « civilisation » qui est une forme nouvelle de la barbarie, une barbarie rationalisée. Où dorment les vieilles vertus qui faisaient l'humanité belle ; la simplicité des goûts, la tendresse, l'indulgence, qui jetaient leur pont fleuri entre les excès de l'austérité et les élans brutaux de la volonté de puissance ? Où est endormie cette sagesse qui, mettant toute chose à sa place, faisait la vie acceptable ? Comme l'écume sur une confiture de prunes, vous ne voyez plus à la surface de la vie que la vanité de jouir, l'ambition, l'argent et cette hâte brutale qui écarte, du coude, l'être qu'il eût fallu relever, protéger, soutenir. Pas par méchanceté, sans doute. Tout simplement, vous n'avez plus le temps... Plus le temps de vous pencher et d'être bon. Et je ne vous parle pas de cette sensualité envahissante, qui est à l'amour ce que le gorille est à l'homme.

D'autres forces sont à l'œuvre dans ce temps, équinoxe du siècle, où soufflent tant de vents contraires. Dressées contre le bolchévisme spirituel, déchaînement des instincts dans l'avitissement universel, des énergies conscientes se préoccupent d'écarter toute réelle injustice sociale et d'intégrer définitivement l'ouvrier dans la société moderne. D'autres énergies, dans tous les milieux, s'efforcent de rendre à ce vieux pays sa civilisation chrétienne — celle des hommes du Grütli — sans laquelle il se décomposera. Et le goût renouvelé de la Patrie, dégagée des erreurs du siècle précédent : l'autorité respectée, dans

son action quotidienne, et les beaux spectacles qui émeuvent le citoyen. Et le sens de la famille — le meilleur des biens terrestres. Partout, par milliers, de braves gens obscurs donnent l'exemple : voyez tant d'ouvriers, de petits paysans, d'artisans, d'employés, d'intellectuels modestes, lesquels, sans pose, sans vaine ambition, élèvent courageusement une petite famille qui, dans dix ou vingt ans, trouvera devant elle un monde purifié des miasmes de l'après-guerre...

Pensez à tous ces braves gens ! Que l'écume qui s'agite sur le chaudron où bout l'avenir incertain ne vous fasse pas oublier la bonne confiture — la franche, la droite, la saine humanité, qui finira bien par se révéler.

Pierre Deslandes.



LA SERVEINTA ET LO MAIDZO

S'APPELAVE Jaqueline, cllia serveinta, et l'étai tant galéza que pouève bin s'appellâ Jaqueline. L'avâi fenameint veingt ans et l'étai à maître vè dâi dzein de pè Lozena, po coudhî gagnî quauque z'ètiu po son trossi, se dâi coup ie sè maryève.

On deçando matin, pè vè sat hàore, vaitcè que la maïtra vint taquenassî à sa porta.

— Mâ, Jaqueline, que lâi fâ, vo n'ite pas oncora levâie ? L'è binstout houit hàore. Ite-vo malada ?

— Na, noutra maïtra.

— Et porquie ne saillide-vo pas dêfro dâo lhî ?

— Vu pas mè levâ.

— Quemet dite-vo ?

— Vu pas mè levâ.

La maïtra châteo vè son hommo po lâi raconter stosse.

— Quemet, que dit l'hommo, vâo pas fro.

— Na.

— Mâ ! mà ! et mè que mè faut via à houit hàore et lo dèdjonnâ que n'è pas fé. L'è tiura, cllia fêmalla ! Qu'a-te ?

— N'ein sé rein. Dit que vâo pas betâ l'avau de sa rita dèso dâo lhî.

— Et dit que n'è pas malada ?

— Na.

— Eh bin ! mè su que cha, que l'è malada : mà l'a pâo-t'itre onna maladi que seimblie pas. Qu'on lâi dit *secrèta* et que vâo pas la dere. Faut tot parâi fère à veni lo maïdzo.

L'einvouyant dan queri lo maïdzo, on dzouveno coo assebin, et lè vaitcè vè la Jaqueline, que l'étai pardieu bin galéza dein son lhî.

— Iô âi-vo mau ? que dit lo maïdzo.

— Nion cein, que repond.

— Pâo-t'itre que sè gêne de lo dere devant vo, que fâ lo maïdzo à la maïtra : vo faut allâ dêfro on moment.

Quand l'è que l'autra fut via dâo pâilo, la serveinta dit dinse âo maïdzo.

— Accutâ, monsu lo maïdzo, n'è pas onna brequa de mau. Vo yu dere : lè maïtra mè dâi-vant trâi mâi que m'ant pas payî, quand bin lè

zé dza recliamâ bin dâi coup. Adan, i'è djurâ de pas mè levâ devant d'avâi mè gadzo.

— Ah ! l'è dinse, que fâ lo maïdzo. Eh bin ! Jaqueline, tire-tè on bocon ein levè contro la parâi, po mè fère on bocon de pllièce. Tè maître mè dâivant assebin quaranta franc, betein-no lè doû âo lhî, l'on dè coûte l'autro, tant qu'à que no z'assant payî à tsavon.

Marc à Louis.

HISTOIRES DU CIEL BLEU

Le sympathique M. vient de rentrer du Midi. Il nous contait, l'autre jour, une bien belle histoire d'ailloli :

— J'avais appris, nous dit-il, qu'une vieille femme du village confectionnait ce plat avec une incomparable maëstria ; soucieux de rapporter à Lausanne une recette parfaite, j'obtins d'elle la permission d'assister aux rites sacrés. Le coulis d'ail, l'huile d'olives... hélas ! le mélange ne « prend » pas.

La vieille me regarde, une lueur farouche aux yeux :

— Je la rate pour la première fois depuis quarante ans, me dit-elle ; c'est que je l'ai faite devant un homme du nord !

— o —

Le lendemain, continue M., son petit-fils accourt à mon hôtel :

— Venez, monsieur ! La grand'mère veut vous « le » faire goûter, aujourd'hui !

Je m'empresse ; mais au haut de l'escalier, devant la porte, un autre enfant, l'air grave, me fait signe de m'arrêter, et, d'un doigt sur les lèvres, de me taire...

— Qu'y a-t-il ? Elle est malade ?...

— Non, souffle le jeune homme ; elle « le » prépare !...

L'ACTUALITE HUMORISTIQUE

J'ADORE les Américains, non point parce qu'ils sont rigolos, il s'en faut, mais parce qu'ils sont des inventeurs doués de la plus colossale imagination et qu'il n'est pas un de nos embarras qu'ils n'aient réussi à simplifier d'une façon pratique. Pour un Américain, rien n'est désagréable comme une perte de temps parce qu'elle occasionne une perte d'argent et que l'argent, pour les peuples modernes, est tout, passe avant tout, tient lieu de tout.

Or, il arrive, en Amérique comme ailleurs, qu'un indigène se casse quelquefois une patte. C'est désagréable, douloureux et empoisonnant parce que le blessé doit se confier à un chirurgien.

Celui-ci rafistole, recolle la guibole et console en donnant sa parole que, dans quelques semaines on pourra faire des cabriolets.

Le patient, immobilisé, joue évidemment du téléphone toute la journée pour se distraire. Il gagne ou il perd de l'argent à la Bourse, mais il s'embête à cent dollars de l'heure. Un Américain consent, de temps en temps, à se casser une jambe ou la tête dans un accident d'auto ; il faut que tout le monde vive, en Amérique aussi bien qu'ailleurs, les médecins et les chirurgiens comme les autres. Mais si l'accident doit être une entrave à ses affaires, il préfère s'abstenir. Le corps médical se plaignait de cet état de choses ; les